

Les premières rangées.

17 octobre 2021

Le 9 octobre dernier, à 20h17, j'étais en coulisse, au Gesù, à Montréal. Je m'apprêtais à monter sur scène, en faisant du *lip sync* sur les dernières blagues de François Boulianne, ma première partie. Le public semble énergique. François termine. Pat, mon technicien de son, lance la musique. Je vérifie pour la 23^{ième} fois que ma fermeture éclair est bel et bien scellée et je me lance. Comme toujours, les projecteurs m'aveuglent complètement.

Il faut savoir que je suis astigmatique et photophobe. C'est-à-dire que ma vision est floue et que je suis très sensible à la lumière. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je ne joue jamais avec mes lunettes. Mon astigmatisme réduit ma photophobie. Quand je vois trop bien, je ne vois plus rien. C'est ironique et un très bon titre de chanson.

Tout ça pour dire que mes yeux prennent donc quelques temps avant de s'habituer quand je monte sur scène. Tout ça pour dire que les premières minutes de chaque spectacle, tout est blanc. Tout ça pour dire que si la salle était remplie d'éléphants de mer, je ne m'en rendrais compte qu'au deuxième numéro.

J'en ai maintenant l'habitude. J'ai même appris à apprécier ce moment, où je retrouve la vue et découvre enfin les premières rangées. Certains vont attirer mon attention plus promptement; les enfants en bas âge sautent immédiatement aux yeux. Je grince des dents à l'idée de cette pauvre mère, qui devra improviser une réponse ludique à une question que son fils est beaucoup trop jeune pour lui poser. Je tiens d'ailleurs à m'excuser à tous les parents qui, en sortant de mon spectacle, ont dû entamer l'éducation sexuelle de leur enfant plus tôt que prévu.

Les personnes plus âgées vont ensuite attirer mon attention. Certains humoristes redoutent ce qu'on appelle, dans le milieu, les « têtes blanches ». Pour ma part, je n'ai jamais craint les « têtes blanches ». Certes, certaines d'entre elles seront plus fermées, ayant connu les bonnes années de la Poune. Mais croyez-moi, certaines d'entre elles sont capables d'en prendre. Mon voisin me disait récemment qu'il n'y avait rien de plus beau qu'un coucher de soleil en Argentine. Je suis convaincu qu'il n'a jamais vu une dame de 77 ans rire aux éclats d'une *joke* de pet. C'est imbattable.

Immanquablement, je vais aussi repérer « le défi ». La personne qui refuse de rire, pour une raison qui lui appartient. Peut-être a-t-elle été traînée au spectacle contre son gré? Peut-être avait-elle des plans plus alléchants pour sa soirée, devant maintenant rester silencieuse pour 90 minutes pendant qu'un jeune homme en manque d'attention cherche désespérément l'approbation d'un groupe d'inconnus? Peut-être est-elle déjà venue manger au restaurant où je travaillais quand j'étais adolescent et ne m'a jamais pardonné le service misérable que je lui ai, bien involontairement, offert. J'étais vraiment mauvais. À ma défense, je ne m'appliquais pas du tout. Peu importe la raison qui la motive à se

croiser les bras et à me regarder à travers ses sourcils, je me mets instantanément à évaluer laquelle de mes blagues saura la décoincer et lui soutirer le moindre ricanement. Ne serait-ce qu'un sourire, qui symbolisera son abandon. J'ai perdu plusieurs de ces batailles au fil des ans. Je vous salue, féroces adversaires. J'espère que vous avez, depuis, retrouvé votre âme. (On peut rire d'eux, ils ne liront jamais ces lignes. Ça m'étonnerait beaucoup qu'ils soient inscrits à mon *fan club*.)

Bref, le 9 octobre dernier, je me *pitch su'l stage* comme dirait Plume Latraverse, prêt à commencer ma routine. Mais ce soir-là, lorsque ma vision est revenue, j'ai remarqué quelque chose que je n'avais pas vu depuis longtemps. Je n'ai vu aucun banc vide. Aucun ruban de police jaune qui indique les places prévues pour la distanciation sociale. Un public coude à coude, masqué certes, mais ensemble.

Que des gens, à perte de vue et des rires, à perte d'ouïe. Vous dire le bonheur qui a traversé mon corps. À la fin, j'ai pensé enlever ma chemise pour recevoir les applaudissements directement dans le *chest*.

Je sais que certains d'entre vous ne sont peut-être pas encore convaincus que le temps est venu de remplir les salles de spectacles à pleine capacité. Je respecte complètement ce point de vue. Je ne critiquerai jamais quelqu'un qui n'est pas encore chaud à l'idée de s'entasser dans un théâtre. Ce n'est pas le but de cette lettre. Vous viendrez quand vous serez prêts. Ce que je tente d'exprimer, c'est que cette damnée pandémie nous aura appris bien des choses. L'une d'entre elles, c'est que le contact humain est primordial au bonheur. Que la technologie, aussi remarquable soit-elle, ne remplacera jamais la proximité. J'ai la chance de voir, soir après soir, des familles, des meilleurs amis, des amoureux passer du temps ensemble. Même s'ils doivent rester silencieux pour 90 minutes pendant qu'un jeune homme en manque d'attention cherche désespérément l'approbation d'un groupe d'inconnus, ils sont ensemble. C'est ce que j'aime le plus de mon métier. Ça et l'argent, bien évidemment.

On se reparle dans un mois. Soyez prudents d'ici-là.

Simon

P.S. Si quelqu'un d'entre vous est musicien, je vous prie d'écrire une chanson qui s'intitule « *Quand je vois trop bien, je ne vois plus rien* ».
